

LA PART ARTISANALE DE MON TRAVAIL PLASTIQUE

Lorsque l'on réfléchit à un projet, on a souvent une idée prédéfinie de celui-ci ; il s'agit en fait une image associée à l'idée même du projet, qui se forme dans notre esprit telle une sorte de photographie plus ou moins claire. La dimension artisanale du travail vient nécessairement en second et uniquement au moment où commence la réalisation plastique ; elle n'est, par définition, pas complètement contrôlable, ou alors l'artiste tiendrait de l'ingénieur plutôt que de l'artisan. Dans ces conditions, la production plastique comme l'idée qui lui donne naissance se voient modifiées au fur et à mesure de notre travail indépendamment de notre volonté. Il y a une part de hasard, et un nécessaire va-et-vient entre l'idée (ce que nous projetons de faire) et la réalité (ce qui surgit sous nos mains). Mine de rien, Toute la question de l'essence de l'œuvre d'art se trouve ainsi posée. L'essence même de la production plastique réside-t-elle dans l'idée du projet, qui préexiste à l'œuvre et ouvre un champ possible qui, à la limite, pourrait être d'ordre purement conceptuel ? Ou bien son essence réside-t-elle dans la manière dont l'idée originelle prend forme dans et par la réalisation plastique, en intégrant des contraintes techniques qui peuvent en modifier profondément les contours premiers ?

J'observerai, pour commencer, que le fait de concevoir un projet et d'en avoir une image prédéfinie peut être une source de frustration. Confronté au résultat, on est parfois tenté de penser que notre travail aurait pu être meilleur et ou n'est pas fini. On peut se sentir impuissant quand plastiquement on ne peut obtenir exactement ce que l'on recherchait.

Je me souviens d'un projet où je me suis heurtée à une telle difficulté. J'avais peint une mer sur une petite toile et je voulais y accrocher un robinet. Mais le seul robinet que j'avais trouvé était trop lourd : son poids menaçait de détendre la toile ou, pire encore, de la déchirer. Après réflexion je me suis mise au bricolage. J'ai voulu fixer une plaque de bois juste derrière la toile dans le but de la rendre plus solide : ainsi, je pourrais fixer ce robinet grâce à une vis et un écrou. Là encore, problème technique : il n'y avait pas d'écrou d'une taille correspondant au trou que M. Martignon m'avait percé sur le robinet.



Dans ce genre de situation, il faut constamment inventer des solutions, être ingénieux, bref, bricoler, et cela, encore plus quand le travail est plastique. C'est d'ailleurs, je le pense dans ces situations, c'est à dire quand la matière nous résiste et que l'on se lance dans une sorte de combat avec elle, que l'on peut être amené à remettre en question notre projet ou une partie de celui-ci. Je me souviens qu'à ce moment précis où l'état d'inachèvement de mon travail commençait à m'inquiéter, je me suis demandée si le robinet que je voulais installer était absolument nécessaire dans mon travail ou s'il m'était possible de le remplacer par un objet moins lourd, s'adaptant mieux à la toile. Mais pour moi, le robinet, et particulièrement ce robinet-là, ne pouvait plus se dissocier de ma production sans lui faire perdre le sens que je voulais qu'elle prenne. En effet, il était la continuité de la peinture, puisqu'il amenait mon travail – la mer